

CAUSERIE DE QUÉBEC

Les familles qui ont changé de logement au premier de mai commencent à se faire un peu à leurs nouvelles demeures, après avoir presque oublié les anciennes, tant la mémoire des hommes est courte.

Chaque année, ou tous les deux ans, la même chose se renouvelle. On quitte un appartement rempli d'imperfections pour en prendre un autre dans lequel les perfections abondent. On avait là une vue bornée, une cour étroite, des chambres trop basses et mal éclairées; ici, l'œil découvre des perspectives immenses, la cour à presque les proportions d'un jardin, les étages sont hauts et les fenêtres pleines de lumière. Il est vrai que les tapis ne conviennent plus, qu'il faut renouveler une partie du mobilier et augmenter le domestique. Mais qu'est-ce que cela en regard des avantages incomparables qu'offre le nouveau local?

Pendant six mois on voit tout en rose; puis, au bout de ce temps, les objets commencent à perdre beaucoup de leurs charmes. On trouve une foule de petites imperfections tolérables d'abord, et qui, un peu plus tard, deviennent des défauts insupportables. On n'avoue pas encore qu'on déteste la nouvelle maison, mais on laisse entendre discrètement qu'il y aurait peut-être moyen de trouver mieux pour l'année prochaine. On était habitué au marteau et on a maintenant une sonnette qui casse les oreilles. Les escaliers sont trop longs et madame a les jambes fatiguées; d'ailleurs, un enfant qui roule du haut en bas n'a pas la moindre chance d'en revenir. La cuisine n'est pas de plain-pied, et l'armoire montante que l'on ambitionnait depuis si longtemps, est devenue un objet d'horreur le jour, ou plutôt la nuit où monsieur, en cherchant le boire du petit, a été précipité dans la cuisine, au risque de se faire guillotiner. Il me faudrait plusieurs chapitres pour inscrire le détail des griefs qui naissent chaque jour.

Aussi, dès l'aurore du premier février—chacun sait que cette aurore n'est pas très-matinal—on est sur la rue, l'œil au vent pour découvrir les nouvelles affiches. Chaque écriteau est lu, analysé, commenté. On visite partout, de la cave au grenier, sans que les jambes se plaignent; on scrute tous les coins, les placards et les garde-robes. On s'informe des causes qui chassent les locataires actuels, et, si elles ont quelque valeur, on cherche à l'atténuer. On forme des plans pour obvier aux inconvénients et tirer le meilleur parti possible des avantages. On mesure les fenêtres et la superficie des planchers; on place, de l'œil, les meubles et les cadres. Ici sera le fumoir, là, la chambre de couture, et, tout à côté, le cabinet où bébé fera son somme journalier. Tout le monde se verra et sera content. Le bruit agréable de la machine à coudre empêchera le papa de dormir après dîner, ce qui est une habitude dangereuse pour la santé, et ennuyeuse pour les gens de la maison. La cuisine ouvre sur le réfectoire: on pourra se passer de Marguerite et ne garder que Marie, ce qui sera une économie notable.

Bref, toutes réflexions faites, on va signer le bail, et, pendant les trois mois qui suivent, on ne vit que de plans et de projets. On ordonne, on décommande; on organise, on défait vingt fois les mêmes choses. Enfin, on met le pied dans le nouveau paradis et l'on n'a pas de termes assez forts pour louer toutes ses perfections jusqu'au jour fatal, inévitable, où l'admiration tombe comme la feuille d'automne pour faire place à l'indifférence, ce rameau desséché de nos affections.

Il y a une foule de gens qui croiront que ce que j'écris ici est une broderie de pure

fantaisie, une boutade de chroniqueur en quête de sujets intéressants. Ceux-là sont heureux, à la manière de cette dame estimable qui ne comprenait pas comment on peut mourir de faim quand la première boutique venue étale dans ses vitrines du pain et des gâteaux d'excellente qualité. Ils sont propriétaires ou locataires à long terme. Ils sont les planètes dont nous sommes les satellites. Ils ne connaissent pas nos chasses aux logis et nos migrations. Ils ont leurs terriers qui leur restent, pendant que nous sommes obligés de construire tous les ans un nouveau nid.

S'ils savaient, pourtant, combien cette inconstance forcée nous coûte cher et combien de déchirements nous causent ces ballottements continuels de notre existence! Ceux qui possèdent des demeures fixes ont le culte et la religion du souvenir, qui nous manquent ou nous échappent. Chaque pièce de leur maison est une page sacrée de leur histoire intime. Ici, un aïeul vénéré a rendu paisiblement son dernier soupir en bénissant toute la famille agenouillée autour de son lit. Là, le premier-né a vu le jour et reçu les premières caresses maternelles, ces caresses dont rien n'a jamais égalé la douceur. C'est dans cette chambre qu'a eu lieu la première séparation, lorsque le fils aîné est parti pour défendre la frontière menacée. Au dernières lueurs du jour, et sans prendre le temps d'allumer la lampe, c'est près de cette fenêtre qu'on a ouvert, d'une main tremblante d'anxiété, la lettre datée du camp, laquelle, heureusement, ne contenait pas de fâcheuse nouvelle. Cette cloison, qui divise une grande pièce, a été abattue le jour où un déjeuner a fêté le mariage de la grande sœur: fête mêlée de contentement et de regrets, de joies et de douleurs, comme toutes les choses d'ici-bas. Plus tard, c'est près de cette cheminée que le grand-père a raconté à son petit-fils la fameuse bataille de Châteauguay. Le bambin s'est endormi avant la fin de l'histoire, et le dernier coup de canon, tiré sur les Américains, n'a pas été assez fort pour le réveiller.

Puis, à leur tour, les pères et les mères, devenus grands-pères et grandes-mères, sont disparus pour faire place à une nouvelle génération qui a vécu sur le théâtre de leur existence et s'est inspirée du souvenir de leurs vertus. Chacun a foulé ainsi le même sentier béni et familier, soutenu dans le bien par des exemples reçus et l'exemple à donner. C'est de cette manière que l'histoire et les traditions ont été créées et conservées pieusement dans le sanctuaire de la famille, cette arche sainte qu'une main étrangère ne devrait jamais violer, dont un œil profane ne devrait jamais sonder les secrets.

Et nous, pauvres nomades, où est notre histoire, où sont nos traditions? sur des feuillets exposés à tous les regards, foulés par les pieds de tous les passants; sur un sable où une vague a effacé l'écriture de nos dévanciers, et où la vague suivante viendra faire disparaître la nôtre.

Nous rions souvent, et sans le savoir, dans une chambre où d'autres ont pleuré la veille; nous dansons sur un parquet que, le jour précédent, les pas de la mort ont effleuré. Notre joie efface les larmes des autres, comme leurs sourires peuvent naître là où nos pleurs ne sont pas encore séchés.

Heureusement que nous ignorons; car si nous savions, nous ne pourrions pas vivre.

Et, maintenant, croyez-vous que nous n'ayons pas droit à quelque indulgence, à quelques ménagements?

Essayez de notre vie, et vous verrez si, après l'avoir connue, au lieu de nous blâmer, vous ne vous sentirez pas plutôt portés à nous plaindre et à nous excuser.

NAPOLÉON LEGENDRE.

HISTOIRE NATURELLE

LA GRIVE DE WILSON

(Tawny Thrush; Wilson's Thrush; Veery)

J'ai dit ailleurs que la famille des Grives avait fait le désespoir des naturalistes de l'Amérique. Cette Grive a donné, au commencement du siècle, lieu à bien des contradictions. Wilson l'avait confondue avec la Grive des bois; Vieillot l'avait prise pour la Grive solitaire. Tout bien doué qu'elle soit, ce n'est pas un artiste aussi accompli, un musicien aussi savant que la Grive des bois ou même la Grive solitaire. Mais allez entendre, par une tiède soirée de mai, le *maestro* perché à la cime d'un érable, illuminé des dernières rayons du soleil couchant, et dites-moi si vous pouvez résister au charme de cette vibrante mélodie, si simple, si douce, si limpide! Est-ce bien un oiseau qui chante? qui nous annonce que le printemps est de retour, le temps de s'aimer? ou bien est-ce un lointain écho de la forêt, porté sur l'aile du Zéphir? Le peuple, lui, dira: "C'est la flûte" ou: "c'est le haut-bois." Le peuple, ce n'est pas un naturaliste! c'est mieux, quand il s'agit d'apprécier le son, c'est un poète par la diction.

Le parcours de cette Grive est maintenant bien déterminé, grâce aux progrès de la science. On l'a vue à Halifax, à Québec, aux Trois-Rivières, à Hamilton. Je puis en parler en connaissance de cause. Jamais dans le concert ornithologique que mai et juin, chaque printemps, me redonnent, la Grive de Wilson n'a manqué de faire sa partie, depuis seize ans que je réside à Sillery. Au moment même où j'écris (23 mai 1875), la brise du soir m'apporte sa chanson flûtée, des boureaux argentés et des érables qui ombragent le ruisseau Belle-Borne.

La Grive de Wilson arrive à peu près une semaine après la Grive solitaire. Les écrivains les plus accrédités des États-Unis lui assignent pour patrie, pendant l'été, tout l'est du continent, d'Halifax au Fort Bidger; au nord jusqu'au Fort Garry. Sa présence a été constatée à Cuba, à Panama; l'hiver, elle a été vue au Brésil et à Orizaba. On n'a pas découvert son nid au sud de la Pensylvanie.

Sa nourriture consiste en insectes qu'elle happe parmi les rameaux des arbres, et en vermicelles qu'elle déterre dessous les feuilles.

Oiseau timide, nature délicate, c'est une amante des solitudes bocagères; allez la chercher dans un ravin bien ombragé où serpente un filet d'eau vive.

Elle élira même, si on ne la dérange, domicile dans un quartier du parc ou du jardin; et elle y reviendra chaque printemps, y élèvera sa famille. Son ramage, sans être régulier, est agréable; c'est un sifflement prolongé, mélancolique; elle clora son thème musical par des coups d'archet aigus. Le jour ne lui suffit pas, elle mèlera sa mélodie aux heures silencieuses du crépuscule, lorsque les ombres descendent des montagnes. Nos voisins la nomment la Veery, parce qu'elle semble répéter: Ve-e-ry! Ve-e-ry! Ve-e-ry!! Ve-e-ry!!! Les deux dernières notes, émises avec douceur et en affaiblissant, semblent être l'écho des premières.

Elle confiera son nid quelquefois à des broussailles, jamais à la fourche d'un arbre; entre le nid et le sol, elle amoncellera des feuilles sèches. Elle couve assidûment ses œufs: si on la force de déguerpir, elle s'éloigne en silence, et revient dès qu'elle peut. La première couvée a lieu au commencement de juin; la seconde, un peu plus tard. Le nid, structure bâtie à la hâte, se compose d'écorce, de feuilles sèches, de filaments; la doublure intérieure est en herbes et en feuilles molles desséchées. Ses œufs, au nombre de quatre, quelquefois cinq, sont d'un vert uniforme, nuancés de bleu. Diamètre: 9 x 46 d'un pouce. Le dessus et les côtés de la tête et du col de cette grive sont d'un rouge brun clair presque uniforme avec une tendance à l'orange sur la couronne de la tête et sur la queue. La poitrine et le col sont semés de jaune-brun pâle; le ventre blanc, les côtés de la gorge et le devant de la poitrine sont maculés de points bruns triangulaires. Ses tibias sont blancs; la mandibule inférieure est brunâtre. Les lores sont cendrées. Longueur, 7.50; de l'aile, 4.25; de la queue, 3.20.

LA GRIVE SOLITAIRE

(Hermit Thrush)

Le grand ornithologiste Toussenot parle en termes ravissants des grives de France:

"La Grive, dit-il, c'est la joie du printemps et la joie de l'automne! Ses chants d'amour qui descendent le matin et le soir de la cime des grands arbres, dès les premiers soleils, sont la vraie harmonie printanière des forêts. J'ai souvenance aujourd'hui, comme des heures les plus roses et les mieux employées de ma première jeunesse, de celles que j'ai passées à entendre cette Grive dans les grands bois, par ces douces soirées de mars au temps où le déuil est encore aux rameaux dépouillés des héauts, mais où déjà la sève d'amour circule activement dans les veines de tout ce qui a vie, où de larges bouffées d'air tiède saturé de senteurs mielleuses, s'exhalent par intervalles du sol et trahissent le travail souterrain du printemps.

"J'ai gardé bien longtemps aussi parmi mes dates heureuses celle de la matinée de septembre où je pris ma première Grive, bonheur si vaste et si inespéré que je ne pus m'empêcher de le considérer tout d'abord comme une marque éclatante de la faveur du ciel, et, plus tard, de le mettre en vers, en vers latins s'entend, car je n'ai jamais su rimer qu'en cette langue. Comme la situation d'une Grive qui fond sur la pipée, à l'appel de la Chouette, n'est pas sans une certaine analogie avec celle de Laocoon, prêtre du dieu des mers, qui s'apprête à percer de sa lance les flancs du cheval de bois, j'avais tiré, pour la circonstance, un parti très-avantageux du fameux récit de l'Énéide, à ce point que ma mère, qui ne savait cependant pas le latin, ne pouvait se lasser d'admirer ce tour de force. Une seule crainte troublait la digne femme, en ces joies d'orgueil maternel; elle avait entendu dire que les enfants mouraient pour avoir trop d'esprit."

Moi-même, j'ai ressenti une joie grande, en achetant pour un liard, d'un campagnard, une Grive solitaire qu'il nommait une Sirène, mais non au point de célébrer l'événement par des alexandrins latins ou français.

Parmi les Grives, il en est dont la voix est plus pure, plus métallique.

Il n'est pas rare d'entendre des chants rivaux luttant d'harmonie sur des arbres voisins. Cette ravissante mélodie a l'effet de tranquilliser et d'assourir les sens: plus on l'écoute, plus on lui trouve de charmes. Lorsque le ciel est couvert de nuages, que l'orage menace; lorsqu'en tous les autres musiciens de la forêt se taisent, la voix de la Grive solitaire retentit au loin: plus la nature est sombre, plus l'Orphée des bois devient harmonieux.

Oiseau rêveur, il recherche les voûtes des frais ombrages, le voisinage des ruisseaux, des prairies, des habitations isolées. Il préfère, à toute autre demeure, l'allée ombreuse et solitaire du parc propice aux promenades sentimentales et à la rêverie et d'où il peut être entendu de la compagnie du château. Si le Rossignol d'Europe est l'emblème de l'harmonie solitaire et de la poésie élégiaque qu'il aime à gémir sur les tombes et à conter ses peines aux échos de la nuit, la Grive solitaire est un écho oublié de la déité antique qui présidait aux forêts. Nulle part nous n'avons trouvé son chant plus suave que dans ces friches retraits qui bordent la rive altière du Saint-Laurent, ces grands bois, dans les environs de Québec, tels que le bois du Cap-Rouge, ou bien encore Spencer-Wood, où l'ombrage et l'eau courante du ruisseau Saint-Denis leur offrent sécurité et pâture. Au moment où j'écris, cet écho mystique m'arrive des taillis qui ombragent, à Spencer-Grange, l'antique ruisseau Belle-Borne, qu'a dû côtoyer plus d'une fois, à la saison des fleurs, le botaniste Gomin, il y a de cela deux siècles.

Audubon, Vieillot, Wilson semblent s'être tour à tour fourvoyés sur le compte de cette Grive, faute, sans doute, d'avoir pu observer suffisamment un oiseau aux habitudes si retirées. Tous trois, à bon droit, préconisent la mélodie sans pareille de la Grive des bois, dont le chant moins éclatant, mais plus nourri et plus modulé, ressemble à celui de la Grive solitaire; à peine ont-ils un mot de louange à donner à ce chant mystérieux de la solitude forestière. Vieillot va même plus loin: il lui assigne un petit cri aigu. Nuttal le traite un peu mieux; le savant professeur Baird, après mûr examen, l'ayant placé au premier rang comme musicien, on peut considérer sa cause comme gagnée. Moi-même, au début, entraîné par l'autorité de Vieillot et par les avancées généralement si exacts de Wilson, je lui refusai, dans la première édition de l'*Ornithologie du Canada*, la prérogative du chant. J'écrivais en 1860, date de mon arrivée à Sillery. Les concerts de mes bois m'étaient connus, mais non tous les artistes: parmi ces derniers, il y en avait qui ne faisaient, pendant l'année, qu'une courte étape, le printemps. Hâtons-nous donc de rendre justice à cet oiseau solitaire de nos forêts, sauvage de nature, qu'il nous a été permis dernièrement d'ajouter à notre volière. Quel est son nom populaire? Est-ce bien celui que nos campagnards nomment le *Haut-bois* dans certaines localités, la *Sirène* dans d'autres? C'est un point à éclaircir. Ces ravissantes symphonies, que j'attribuais, en 1867, à la Grive des bois, je sais maintenant à n'en plus douter que la paternité en revient à son congénère, la Grive solitaire. La Grive des bois ne se rend pas jusqu'à Québec, croyons-nous; bien qu'elle se rencontre, au dire du Dr. J. Ross (1), chaque année, vers le 20 mai, à Toronto. Elle fréquente également le Massachussetts, le Connecticut et l'état de Rhode-Island. Mon notice contient, entre autres, la Grive des bois, la Grive de Wilson et la Grive solitaire. Un simple coup d'œil suffit pour constater en quoi elles diffèrent les unes des autres, quant à la taille et au plumage. La Grive solitaire est moindre en volume que la Grive des bois; ses grivelures sont moins accentuées.

Elle niche quelquefois à terre, quelquefois dans les arbustes, près de terre, et n'emploie pas, comme la Grive des bois, de la boue dans la confection de son nid. Les œufs, généralement au nombre de trois, quelquefois de quatre, sont d'une forme ovale allongée, couleur bleue-claire, avec une légère teinte verte. Un sur quatre aura de petites et rares taches de

(1) *Birds of Canada*, 2^e édition, page 30.